

Nau asès,

En français, cela veut dire neuf ânes. Je veux parler d'ânes à quatre pattes, parce que dans d'autres contrées, pas ici bien entendu, il paraîtrait qu'il y aurait des ânes qui n'ont pas quatre pattes !

Donc, à la ferme de Nau Asès, s'il y avait neuf ânes, cela veut dire qu'il y avait une certaine forme d'aisance, car à ce moment, on n'élevait les animaux que s'ils servaient à quelque chose, s'ils rapportaient de l'argent.

Il y a bien longtemps, le grand-père de la maison avait pour habitude d'offrir un âne à ses petits-enfants. L'idée était d'amener du sang neuf et d'éviter la consanguinité dans le troupeau. Cela permettait aussi aux jeunes de gagner un peu d'argent en réalisant des petits travaux, comme la vente de bois de chauffage ou autre.

Le petit Julou était en âge d'avoir « son » âne. Quelques jours avant d'aller à la foire, ils avaient vendu le vieux mâle dominant qui devenait un peu envahissant avec l'âge. Le jour venu, le grand-père Louis, accompagné de Julou, étaient partis de bonne heure, à la pointe du jour.

Ce grand-père avait pour habitude d'acheter ses ânes en Ariège, terre reconnue pour la qualité de ses bêtes. Il allait plus spécialement les acheter à la foire de Lézat, c'était comme ça depuis toujours.

Après un bon casse-croute, en arrivant à la foire, les deux trapistes ont cherché la bête qui conviendrait le mieux. Ce n'était pas si simple, car il fallait concilier, l'envie de Julou, l'expérience de Louis et, plus délicat le prix demandé par le vendeur ariégeois.

Au bout d'un moment, affaire conclue, les deux hommes se sont mis en route, cap à Nau asès.

Louis propose à son petit-fils de monter sur son âne pour un bout de chemin et Julou, très fier, n'a pas besoin qu'on lui dise deux fois de monter sur son nouveau compagnon.

A peine sont-ils arrivés sur la route de Latrape, qu'ils sont interpellés par des couvreurs qui travaillaient sur le toit d'une maison au le bord de la route :

- *He petit as pas vergonha d'èsser sus l'ase ? daisas la plaça al teu pepin non ?*
- Eh ! petit tu n'as pas honte d'être sur l'âne ? laisse ta place à ton grand-père non ?
- *Benlèu qu'an rason ! se penset Julou.*
- Peut-être ont-ils raison ! pensa Julou.

Julou descend de son âne et laisse la place à son grand-père, qui ne sait pas trop quoi penser de cette situation.

Un peu plus loin, devant le cimetière de Lézat, un homme qui connaissait le grand-père lui dit :

- *He vièlh grison, podetz pas daissar un pauc de plaça al petit ?*
- Eh vieux grigou, tu ne peux pas laisser un peu de place au petit ?
- *Benlèu qu'a rason ! se penset Julou.*
- Peut-être a-t-il raison ! pensa Louis.

Louis et Julou montent tous deux sur l'âne et arrivent à Pis. Là, le vieux « Picagrus » invective les deux cavaliers :

- *L'anatz crebar aquela bèstia, avètz pas vergonha, podetz pas caminar a pès non ? sètz un pauc galès ? pauvre bèstia !*
- Vous allez la crever cette bête, vous n'avez pas honte ? vous ne pouvez pas marcher à pied non ? vous êtes fainéants tout de même ! pauvre bête !
- *Benlèu qu'a rason ! se penset Julou.*
- Peut-être a-t-il raison ! pensa Louis.

Et les voilà tous les deux qui descendent de l'âne et qui commencent la dernière montée vers Latrape. En passant devant « Triste loc » juste avant d'arriver à Nau asès, ils sont interpellés par Eloi qui réparait une charrue et qui était très jaloux de la réussite des fermiers de Nau asès :

- *Es plan la pena de crompar una borrica per caminar a pè. De que n'es aquel trabalh ? Avètz plan d'argent per vos pagar una bèstia d'acompanha.*
- C'est bien la peine d'acheter une bourrique pour marcher à pied. C'est quoi ce travail ? vous ne devez pas manquer d'argent pour vous payer un animal de compagnie !
- *Benlèu qu'a rason lo faure ! Avèm encara un boçin de camin avanç d'arribar a la borda. Anam pensar a tot aquò e veirem ben çò que se passarà amb aquel ase*
- Peut-être a-t-il raison le forgeron ! Nous avons encore un morceau de chemin à faire avant d'arriver à la ferme. On va penser à tout cela et on verra bien ce qui se passera avec cet âne.

Le petit Julou, du haut de ses treize ans n'a pas pu attendre d'être arrivé à Nau Asès :

- *Es a nosautras l'ase pepin, e qual pas escotar las gèns. Nos farián virar en borrica amb las leiçons que nos bàlhan.*
- Pépé, il est à nous l'âne et il ne faut pas écouter les gens. Ils nous feraient tourner en bourrique en nous donnant des leçons.
- *Soi pujat sus l'ase anava pas, es montat sur l'ase anava pas... sen montatz totis dus, l'anavan crèva la borrica... avèm camina a pè al costat de l'ase, jetàvan l'argent per la finestra... e de que vólen las gèns. Nos caldriá pòrta l'ase sul muscle benlèu non ?*
- Je suis monté sur l'âne, cela n'allait pas... tu es monté sur l'âne, cela n'allait pas non plus... nous y sommes montés tous les deux, on allait crever la bête... nous avons marché à pied à côté, on gaspillait l'argent... Il faudrait peut-être la porter sur notre dos ?
- *As plan rason, farem coma de costume. Cal pas tròp escotar las gèns. An totjorn quicòm que truça. Es atal e cresi plan que s'acabarà pas encara. E benlèu qu'apreps l'an duas mile que sera encara atal !*
- Tu as raison, nous ferons comme nous avons l'habitude de faire. Il ne faut pas trop écouter les autres. Ils trouvent toujours quelque chose qui ne va pas. C'est comme ça et ce n'est pas prêt de s'achever. Et peut-être qu'après l'an deux mille ce sera encore ainsi !